

Herborisation au Col de l'Arietta en Juillet 1861

H. CHRIST — RIHEN-BALE

C'était un samedi, mi-juillet 1861.

Après avoir passé, mon ami Ed. Hagenbach et moi, quelques jours charmants avec les chanoines du Grand-St-Bernard, nous descendîmes dans ce cher pays Valdôtain, un second Valais à bien des égards, et pourtant assez différent pour les détails. Les micocouliers, les châtaigniers déjà très vigoureux, et quelques autres espèces d'un type à part : le *Tragopogon crocifolius*, le *Cheilanthes odora*, le *Dianthus Seguierii*, le *Centaurea transalpina*, le splendide *Carlina acanthifolia* indiquent des influences Insu-briennes et même Liguriennes ; l'*Inula montana* de St-Remi habitait le Valais encore au 18^e siècle, tandis que ce curieux *Kochia* rappelle les steppes salants de l'Orient.

La chaleur était forte dans la Cité Prétorienne, et il nous tardait d'atteindre le but de notre course : la Vallée de Cogne et surtout son revers méridional, ces pentes si peu connues qui descendent brusquement dans les vallons du Canavese. Nous marchions sur les traces de *Louis Leresche*, qui depuis 1847 avait exploré ces parages, et qui avait eu la bonté de me munir de renseignements précieux, et d'*Emmanuel Thomas* qui venait d'y faire sa belle découverte de l'*Aethionema Thomasianum* J. Gay. A cette époque, c'était encore un pays assez vierge. Ce ne sont que les beaux travaux de *Lino Vaccari* qui, longtemps après, en ont popularisé les richesses botaniques, et tout dernièrement M.lle Dr *Miranda Lanza* qui nous en a donné un aperçu si captivant.

Mais comment sortir du Val de Cogne pour gagner ce pays promis. Cette question s'est résolue heureusement déjà à *Aymavilles* où se trouvait une fonderie de minerai de fer provenant d'un filon exploité au haut de cette vallée. Nous y entrons, examinons cette belle magnétite qui y est entassée en gros blocs gris, et les immenses paniers pleins de charbon apportés à dos d'homme pour alimenter les hauts fourneaux. En causant, le contre-maître nous dit que quelques uns de ses ouvriers sont juste sur

le point de prendre la route de Cogne pour franchir un col qui conduit à *Ronco* dans le *Val Soana*, ce qui fera exactement notre affaire. En effet, ce doit être le *col dell'Arietta* franchi par Leresche, quoique les dits ouvriers ne semblent guère le connaître sous ce nom. Notre contre-maître assure du reste que ces hommes sont probes et sûrs et ont fait cette route déjà tant de fois. Il nous présente l'un d'eux, du nom de *Perero Gaspero di Corio*. Tout noir par la fumée, le blanc des yeux perçant cette couche noire, la voix criarde et les gestes peu mesurés, cet homme a l'air un peu farouche, mais je ne sais quoi de débonnaire en lui nous gagne en sa faveur ; et nous voilà en route avec lui et deux de ses compagnons, aussi noirs que lui même, et avec un mulet que nous frêtons, à la queue duquel son maître, un paysan d'Aymavilles, s'attache dès que la montée se fait raide.

Je me dispense de décrire la beauté sévère et solennelle du Pont d'Aël et des gorges de Cogne que nous traversâmes, archiconnus et archidécrits plus tard ; je ne cite non plus les aphorismes assez drôles dont un certain docteur médecin du pays a badigeonné la paroi d'un rocher au bord du chemin raboteux ; je me contente de noter seulement que nous trouvâmes à *Vières* des dépôts considérables de cette belle magnétite, et à côté une buvette où notre cortège se régala d'un vin passable.

Le village de *Cogne* est situé dans un bassin de prairies du vert le plus uni et le plus gai, comparable à Saas im Grund en Valais. Ces prés sont constellés, comme à Saas, du petit *Colchicum alpinum*. Nous entrons à l'auberge, à l'entrée sombre, en fumée, formant cuisine, avec une chaudière à la crémaillère. De là on pénètre dans la pièce principale, appropriée au séjour des hommes et des bestiaux. Pour les hommes il y avait un premier plan avec une table et des bancs en bois ; aux bêtes était réservé l'arrière-plan séparé du premier par une cloison qui n'atteignait pas le plafond, de sorte qu'il y avait communication libre entre eux deux. A l'heure qu'il est, le compartiment des bêtes est vide : ce n'est qu'en hiver qu'il est occupé. Nos mines, un peu rembrunies à l'aspect de cet archaïsme cher aux ethnologues, s'éclaircissent en vue d'une pièce annexe, blanche à la chaux, à deux lits très supportables, ornée d'images de Saints et d'un bénitier.

Il pleuvait dru. La dame du logis, en costume de céans, jupon foncé presque sans taille, fraise large en forme de rose autour du cou, comme nos bourgmestres d'antan, bonnet bariolé à la tête, poitrine ouverte, nous accueillit favorablement en français à peu près Valaisan. Le mari, chapeau feutré sur la tête, pantalon court, bas plus ou moins blancs, et gardant la pipe à la bouche malgré notre présence, semblait étranger au ménage. Toute cette simplicité rustique n'empêcha pas que le dîner fut très confortable : des œufs, du fromage, du salé et, comme pièce de résistance, un poulet. Pour le dessert, Perero nous offrit un bout de polenta, qu'il avait confectionnée dans la cuisine.

A Cogne, on parlait bouquetins à cette époque où le roi commençait à se soucier sérieusement de cette haute chasse. L'aubergiste, dont

le frère était garde-chasse — il y en avait dix-huit en tout — nous engagea en vain à rester deux jours, promettant de nous faire voir tout un troupeau de ces superbes animaux défilant devant nous. La peine de braconnage était alors fixée à cinq ans de bagne ! Quant à la flore de la vallée, presque tout rappelle le Valais, surtout les environs de Zermatt. Il y a *Silene vallesia*, les *Astragales* etc. Mais il y a aussi profusion de *Nepeta Nepetella*, qui manque au Valais, et ce légendaire *Astragalus alopecuroides*, si cher à M. Vaccari, que nous cherchions fiévreusement, sur l'indication de L. Leresche, en haut du chemin dans les mélèzes et pins, sans le trouver, tandis que mes amis le chan. *M. Besse* et *M. O. Wolf* l'ont cueilli plus tard en bas du sentier au bord des champs.

Vers le soir, de gros nuages sinistres couvrirent encore le ciel et ne laissaient qu'entrevoir le glacier du fond de Valnontey, embranchement latéral du Val de Cogne, ce qui n'empêcha pas nos trois compagnons, ou si l'on veut nos guides improvisés, de jurer les grands Dieux que « domani alle due farà bello ». En effet, après un somme de quelques heures — il faisait nuit noire — Perero nous hêla. D'après notre estimation, le temps était lugubre, au déluge même.

Mais tout alla son train : on déjeuna à la hâte avec du lait sentant la fumée, et par une éclaircie se montra, d'un éclat surnaturel, le Mont-Blanc tout entier, avec un profil comme je ne l'avais jamais vu.

Nous montâmes assidument, avides des trésors botaniques que l'Alpe nous promettait. Bientôt on voit, à plus de 1500 pieds au dessus de la vallée, adossée à une pente terrible, l'espèce de carrière où l'on puise le minerai de fer. Par un couloir vertigineux en zig zag on descend les charges enveloppées de peaux de bête. L'ouvrier, assis sur un traîneau, le sac à minerai derrière lui, file grand train de haut en bas. On n'employait pas encore les engins usités depuis en pareille occurrence.

Bientôt les mélèzes se montrent clairsemés, et à env. 6000 p. s. m. les derniers champs de seigle cessent aussi. Nous arrivons à une barrière formidable qui clôt la vallée horizontalement d'une pente à l'autre. C'est une digue haute de 1000 pieds au moins, ancienne moraine ou éboulis colossal, percé au milieu seulement par une fente par où le torrent s'est frayé passage. Une chapelle — c'était indiqué — couronne cette moraine, autour de laquelle déjà les belles espèces valdôtaines se montrent : l'*Anemone Halleri* et la grande cloche bleue de *Campanula Allionii*. L'*Alsine Villarsii*, si commun au Val Soana, fait apparition aussi. Nous ne savions rien encore du rare *Matthiola pedemontana* — à fleurs jaunâtres — qui doit se nicher par là. Cette barrière franchie, l'aspect devient alpin, les bois cessent, mais le génévrier de Zermatt (*Juniperus Sabina*) couvre la pente et nous étourdit de son parfum. C'est là, dans les éboulis à gauche, la localité de l'*Æthionema Thomasianum*, endémique de cette vallée, mais de la parenté des espèces orientales du genre.

Le vallon étroit parcouru depuis Cogne s'ouvre enfin : voici le bassin étendu de l'*Alpe Chavanis* : tout autour, des glaciers surmontés de quelques cimes. C'est très beau et très grand. Et la flore dont le gazon serré de

l'Alpe est émaillée ! Ce sont nos belles espèces de Zermatt, mais ce sont surtout les *Pédiculaires* qui font grande figure, au moins cinq, avec *P. gyroflexa* Vill., *P. Cenisia* Gaud. et le rare et mignon *P. rosea* Wulf. La vue, en montant de Chavanis vers le col, se développe. C'est une série de petits glaciers, séparés par des arêtes, peu de cimes, et au bord quelques petits lacs couleur vert de gris, à demi gelés. Arrivés au glacier dominant Chavanis, peu raide et sans séracs, nous foulons la neige déjà ramollie qui le couvre, nous tenons à gauche vers une chaîne de rochers. Au milieu du passage, Perero se jeta brusquement dans la neige en nous télégraphiant des deux mains. Se levant peu après, il nous tança de ne pas l'avoir imité : Il avait vu devant lui un « Buccio ».

Enfin, nous arrivâmes au Col. C'est une échancrure de l'arête peu élevée au dessus du glacier qui coupe court vers le midi. Par les trouées du brouillard nous vîmes éblouis, une large étendue de l'horizon, la colline de *Superga* avec son Dôme au milieu étincelant au soleil, et la ligne argentée du *Po*. Balayés par un vent âpre, nous mangeâmes de nos provisions, non sans devoir amener presque de force nos trois compagnons à y prendre part, trait de modestie touchant de leur part, car ils grignotaient simplement les restes de leur polenta de la veille.

Sur le point culminant des coussins azurés de l'*Eritrichium* se faisaient voir de loin.

Et la descente ! Je me doutais bien qu'elle devait être assez rude, vu le grand vide devant nous, sans contreforts : donc une muraille abrupte. En effet, cette muraille a très grand air, et il n'y a que des vires par lesquelles on peut gagner le bas. C'était inusité pour nous, surtout à un endroit où il fallait une très grosse enjambée, voire même un saut un peu étourdi pour nouer les deux bouts. Nos gens nous devançaient, vociférant et cherchant le bon passage, quelquefois cachés pour nous par un bout de brouillard flottant. Vers le bas, cela allait mieux, d'autant plus que la flore s'y développait merveilleusement.

C'était le bon moment, tout était épanoui. C'est là l'endroit où L. Leresche avait cueilli, je pense le premier, ces gemmes de la flore piémontaise comme Miranda Lanza les appelle à juste titre. Dans les pentes et sur les corniches, au bord du précipice, se pressent *Saxifraga retusa*, *Primula pedemontana*, *Sempervivum Gaudini*, *Saponaria lutea*, et le plus joli de tous : cet œillet court, ramassé en pelotte grise, à fleur rose, appelé jadis *Dianthus tener* Balb. et successivement *D. furcatus* Balb., *D. alpester* Balb. et finalement — espérons-le — *D. Lereschii* Burnat. Quant à *Sesleria pedemontana* Mlle Lanza (Fl. di Valprato p. 30) a raison de supposer que ce n'est pas au Col dell'Arietta que j'ai trouvé cette graminée. C'est au Col delle Finestre dans les Alpes Marit. que je l'ai cueillie avec *Saxifraga pedemontana* etc. le 2 août 1861.

Enfin nous aboutissons au pied de la muraille, aux huttes de l'Alpe Arietta que du reste nos mineurs, si j'ai bien compris, appelaient *Barmajon*. Il semble que lors de notre voyage la nomenclature n'était pas des plus fixées.

Le fruitier était justement occupé de sa marmite, où il faisait bouillir à l'eau un être qui avait l'air d'un rat. C'était une jeune marmotte. D'abord, il était un peu bourru, mais lorsqu'il apprit que nous étions de Bâle, son cœur s'épanouit et il ne tarissait pas de nous raconter comme quoi il connaissait Bâle comme sa poche, qu'il y avait été souvent lors de ces quelques années où il travaillait comme maçon au tunnel du Homenstein, et il nous exhiba du lait, voire même de la crème excellente et du seré. Il parla même quelques mots d'Allemand Bâlois.

Assez ragaillardis par cette réception inattendue, nous commençâmes la seconde descente : celle de la terrasse de l'Alpe vers le bas de toute la pente. C'était admirable pour la végétation, mais impitoyable pour nos genoux. Enfin, enfin vers le crépuscule, nous plongeâmes dans la région du foyard et du Châtaignier. Nous croisons un garde chasse royal, digne-taire taciturne, de haut en bas. Etions-nous suspects, quoique sans armes et assez déconfits. Voici un petit village : *Campiglia*. C'est dimanche soir ; les habitants sont oisifs et jasant, comme de droit. Il s'agit là de trouver une mule jusqu'à Ronco, mais le prix est étonnant. Perero se fâche, et me propose, comme il voyait ma fatigue, de me porter avec ses camarades ; à peine je puis m'en soustraire ; et pour me montrer leur empressement, il porte un moment l'un des leurs.

Entre chien et loup nous sommes à *Ronco*, vis à vis de *Valprato* qui se distingue entre les branches. Là, quantité de braves gens nous entourent de près : on voit que sur ce trajet les touristes sont un spectacle aussi rare qu'apprécié. On nous installe à l'auberge, très rustique, mais propre, à un seul lit large, rempli de paille de maïs et à draps convenables. Le cortège ne nous quitte pas : à peine nous diagnostiquons la maîtresse d'hôtel. Bon accueil, bon souper. C'est un plat de truites noires et rouges à chair rose, exquis, dernière perfection. Voici l'addition qu'on nous présente le lendemain :

vino litri 1	L. 0,90
pane »	0,20
pesci »	1,25
uova »	0,20
formaggio . . »	0,15
per il letto . . »	0,30
	<hr/>
	2,90

c'est d'un bon marché absolument fabuleux même pour l'an 1861. Recalculez et vous trouverez une faute d'addition au détriment de l'aubergiste, chose qui ne s'est vue au grand jamais dans ce bas monde. Le lendemain départ, adieu attendri aux bonnes gens de Ronco. Nos braves mineurs d'Aymavilles ont filé déjà la veille vers leur home.

Course à mulet jusqu'à *Pont*, petite ville à deux châteaux, ressemblant à Sion. La route conduit toujours rapidement en bas, mais par une vraie forêt de châtaigniers dont les branches s'entrelacent pour nous offrir

une ombre profonde, délicieuse. Jamais, même aux Vallées Vaudoises rière Pignerol je n'ai vu des châtaigniers aussi gigantesques. Dans cet océan de verdure, des paysans avec des mulets nous croisent, les femmes en habits bleu et rouge, avec une espèce de guêtre dont les franges retombent sur le pied. Par ci par là émerge un Carabinier Royal. C'est du haut pittoresque.

Dans cette région, tiède et humide à l'excès, entrecoupée çà et là de bancs de rochers prolongés, se plaît une végétation Insubrienne et Cottiennaise, plantureuse et délicate à la fois. Dans les prés le *Polygonum alpinum* se fait remarquer. Sur les rochers, ce sont *Saxifraga Cotyledon* et le fragile *Campanula Elatines*, *Festuca flavescens Bellard*, *Alsine Villarsii* et *Potentilla grammopetala* qui font bordure.

A Pont tout change ; c'est le monde qui recommence, le monde des hôtels, des *vetturini*. C'est ainsi que finissent les plus beaux rêves.

La Société de la Flore Valdôtaine est très heureuse de publier cet article de l'éminent botaniste suisse, membre honoraire de notre Société, Docteur Hermann Christ qui a célébré en décembre 1923 le 90^e anniversaire de sa naissance au milieu des félicitations et des vivats des collègues du monde entier.

